

Zeitschrift: Rapport de gestion / Chemins de fer fédéraux suisses
Herausgeber: Chemins de fer fédéraux suisses
Band: - (2002)

Artikel: Bagage accompagné
Autor: Knellwolf, Ulrich
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-676307>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il faut attendre de longues heures de silence et d'attente. On se sent seul, isolé, perdu. On se sent comme un étranger dans un pays étranger. On se sent comme un objet, un simple objet, un simple objet.

Ulrich Knellwolf

Bagage accompagné

Il faut attendre de longues heures de silence et d'attente. On se sent seul, isolé, perdu. On se sent comme un étranger dans un pays étranger. On se sent comme un objet, un simple objet, un simple objet.

Il faut attendre de longues heures de silence et d'attente. On se sent seul, isolé, perdu. On se sent comme un étranger dans un pays étranger. On se sent comme un objet, un simple objet, un simple objet.

Il faut attendre de longues heures de silence et d'attente. On se sent seul, isolé, perdu. On se sent comme un étranger dans un pays étranger. On se sent comme un objet, un simple objet, un simple objet.

Il faut attendre de longues heures de silence et d'attente. On se sent seul, isolé, perdu. On se sent comme un étranger dans un pays étranger. On se sent comme un objet, un simple objet, un simple objet.

Le chemin de fer est mon lieu de travail, on pourrait aussi dire mon moyen de camouflage. Mes instruments de travail sont un abonnement général de première classe et une grande valise légère et souple. Au début de l'entreprise, celle-ci est vide. En complément: un manteau de pluie, un chapeau, un journal du jour et mon portable, c'est tout.

Quelque part, n'importe où, je monte dans un train. De préférence je choisis une assez grande gare et un train rapide où il n'y a pas trop de monde. Autre condition: que le train possède un wagon-restaurant ou au moins une voiture-biстро. Je ne monte pas dans le wagon-restaurant, mais dans le wagon de première classe qui en est le plus éloigné. J'y accroche mon manteau, et pose mon chapeau et ma valise sur le porte-bagages. Je ne m'assieds pas, mais, comme j'emporte ma serviette, il est clair, pour tout spectateur éventuel, que je suis en route pour le wagon-restaurant. Chemin faisant, je prospecte. Les touristes de sexe féminin conviennent bien. Pas les filles en jeans trop étroits porteuses de sac à dos, mais les dames élégantes à valise de marque et à sac en croco. Si j'aperçois quelqu'un de ce type, je m'installe en face d'elle. Et puis il s'agit, dans un délai raisonnable, de l'attirer dans une conversation. Pour ce faire, il y a différentes astuces. Personne ne s'attendra à ce que je les dévoile ici; elles font partie de mon secret professionnel. A condition de bien s'y prendre, cela réussit presque toujours. Beaucoup de personnes voyageant seules sont contentes de trouver un interlocuteur sympathique. Lors d'un voyage de ce genre, on apprend souvent les choses les plus intimes que vous racontent des gens que vous ne connaissez ni d'Eve ni d'Adam. Dès le début, j'ai pour intention d'entraîner au wagon-restaurant, en temps opportun, l'objet de mon choix. Pour cela et pour la suite, il convient d'avoir plus ou moins en tête l'horaire.

Disons par exemple que je prends le train rapide pour Genève qui part de la gare principale de Zurich à 11h34. Celui-ci n'a malheureusement pas de wagon-restaurant, mais du moins une voiture-biстро. Il faut que j'y sois, avec la personne qui m'accompagne, au plus tard à Berne. Cela est moins difficile que ne le supposent les non-professionnels. Nous commandons, et nous buvons quelque chose. Peu avant d'arriver à Fribourg, je la prie de m'excuser de la laisser seule un instant, car j'ai un téléphone urgent à faire, et en me levant, je sors mon portable de ma poche. Je parcours rapidement les wagons, je prends au passage la valise de la dame, je la pose dans la mienne, j'enfile mon imperméable, dont je remonte le col, je mets mon chapeau et je descends à Fribourg. Il est, conformément à l'horaire, 13h08. A 13h09 le train repart.

Et à 13h16 le prochain train pour Zurich quitte Fribourg. Je le prends, mais je descends à Berne, où je dépose, en bagage accompagné, ma valise devenue plus lourde. Naturellement pas pour Zurich, ce qui pourrait me trahir, mais par exemple pour Bâle ou St-Gall ou Coire. Le lendemain au plus tard je vais chercher ma fidèle valise, je rentre chez moi, où je peux passer à l'évaluation du butin. Quand on s'en prend aux personnes qu'il faut, le contenu des valises rapporte beaucoup. Ce qui me permet de vivre pas mal du tout. Le plus lucratif, ce sont naturellement les bijoux. C'est étonnant tout ce que les dames d'un certain standing mettent dans leur valise. Les fourrures, ce n'est pas non plus sans intérêt. En revanche on trouve plus rarement de l'argent comptant. Pourtant un jour, dans la valise en coque d'une comtesse italienne avec laquelle j'ai voyagé sur le trajet Chiasso-Zurich (je suis naturellement descendu à Zoug), parmi les bas et la lingerie, il n'y avait pas moins de deux cent mille euros, en liquide, et cela dans une valise qui ne payait pas de mine. La dame n'avait pas osé l'emporter au wagon-restaurant de peur que cela n'attirât l'attention.

C'est la semaine dernière que j'ai fait mon plus gros butin. Et depuis lors j'ai un problème. Il s'agissait d'un très grand et aristocratique trolley appartenant à une dame élégante, très maquillée et extrêmement attirante, dans le train Zurich-Genève déjà mentionné. C'est tout d'abord le bagage, puis sa propriétaire qui ont attiré mon attention, déjà sur le quai à Zurich. Tout a marché comme sur des roulettes. A la hauteur de Berthoud, nous étions déjà installés dans le wagon-bistro, à Fribourg je suis descendu de la manière que j'ai décrite. Il y avait pourtant un noeud, dans cette histoire, mais je n'ai pas trouvé ça autrement gênant. Ma valise était trop petite pour contenir le trolley de la dame. J'ai donc laissé sur place la compagne éprouvée de mes voyages et n'ai emporté que mon imperméable et mon chapeau. Comme je craignais qu'une action de recherche ne se mît en route si la voyageuse dont j'avais fait la connaissance s'apercevait trop vite de ce qu'elle avait perdu, j'ai aussitôt consigné le trolley à Fribourg même, comme bagage accompagné pour Bâle. Le même soir, on me l'a délivré là-bas en mains propres, peu avant la fermeture du guichet, sans aucune difficulté.

Les problèmes n'ont commencé qu'à la maison, lorsque j'ai ouvert la valise. En fait, j'aurais pu être suprêmement heureux de ce que j'y ai trouvé. Emballés dans des linges, il y avait des bijoux pour au minimum un demi-million de francs, selon mon estimation. J'ai su tout de suite d'où venait la marchandise. Du hold-up effectué dans une bijouterie lucernoise la semaine précédente. Non seulement le magasin avait été pillé, mais le propriétaire avait été enlevé. Bien que ses proches eussent payé une rançon, l'homme n'avait pas encore réapparu. Et il ne le ferait plus, j'en avais la preuve sous les yeux. Car à côté de la collection de cailloux, la valise contenait un grand sac en plastique plein de vêtements. De vêtements tachés de sang.

J'éprouvai une colossale frayeur, comme on peut l'imaginer. J'étais en train de me demander comment je pourrais faire disparaître le plus discrètement possible ces textiles compromettants, quand le téléphone sonna. Une voix d'homme, que je ne connaissais pas me dit: «Vous les avez?». J'ai joué celui qui ne comprend pas. Sans rien dire d'autre, on a raccroché. Pendant la moitié de la nuit, j'ai attendu en tremblant un autre appel; il n'y en a pas eu. Je commençais déjà à me calmer quand, à huit heures, le téléphone a de nouveau sonné. «Ici la gare de Tiefenbrunnen. Bonjour. Vous avez demandé qu'on vous appelle quand votre valise serait arrivée. Elle est là.» Je n'avais pas appelé et je n'attendais pas non plus de bagage.

C'est à la gare de Tiefenbrunnen que je remets mon bagage accompagné quand je ne voyage pas pour affaires, mais que je pars en vacances. Les gens sont très serviables, voire même familiers. «J'arrive tout de suite», dis-je, pour ne pas éveiller de soupçons. En sortant de chez moi, pris d'un pressentiment, j'ai regardé dans ma boîte aux lettres. J'y ai trouvé une enveloppe qui contenait un récépissé, bagage accompagné, remis à Lausanne, destination gare de Zurich Tiefenbrunnen.

C'était bien ma valise. Quand je l'ai ouverte, chez moi, j'ai failli tomber à la renverse. J'y ai trouvé une main humaine coupée à laquelle était attaché un billet sur lequel figuraient ces mots: «Nous espérons que vous nous prêterez la main à fins de bonne collaboration».

Je ne savais pas encore que faire lorsque le téléphone a de nouveau sonné. J'ai décroché le combiné avec réticence. «Oui, c'est de nouveau la gare de Tiefenbrunnen», dit la voix amicale de l'employé. «Il y a encore une valise qui est arrivée pour vous. Si je ne vous connaissais pas comme client, cela me paraîtrait plutôt bizarre».

~+~

FIN